

I

Tu vas mourir, aujourd'hui, et tu ne le sais pas encore. Le sauras-tu jamais, même à l'ultime instant ? Ton esprit est occupé par tant d'autres choses. L'idée d'un terme irrévocable s'éloigne de toi à mesure que tu t'en approches. A trente-deux ans, tu n'es pourtant pas un garçon insensible. Souvent, tu serres les dents, une sueur mauvaise te couvre de froid. A la fin, las de ces souffrances inutiles et noires, tu ne crois ni au ciel, ni à l'enfer. Mais les interrogations de ton adolescence reviennent semer la terreur dans ta veille comme des cormorans rieurs. Cette nuit, tu as mal dormi. Ton sommeil était peuplé de rêves indéchiffrables. Pendant une heure, tu as retourné dans ta tête de vieux regrets dont tu n'arrives pas à te détacher. Le souffle court, tu t'es senti étouffer. Tu as lutté pour te rendormir.

Au réveil, ton corps était humide et glacé. Tu as écouté le chant des oiseaux. Au loin, un rossignol se moquait de toi. C'est un joli printemps, pourtant, avec des ciels sans nuages et le soleil qui réchauffe la ville depuis deux mois.

Tu vas mourir, c'est ton dernier jour. Ce matin, tu t'es levé tôt. Nous sommes mardi, tu ne travailles pas. Tu serais volontiers resté dans ton lit, mais tu as compris que, cette fois-ci, tu n'arriverais pas à te rendormir. Et tu n'avais aucune envie de lire. Sur ta table de nuit, une biographie d'Alexandre

le Grand traîne depuis trois mois. Un livre fort, dense, bien écrit, œuvre du meilleur spécialiste américain, à en croire son éditeur français. Tu es incapable de dire pourquoi tu as arrêté sa lecture en cours de route. Au moment où tu as abandonné le livre, les armées d'Alexandre le Grand s'apprêtaient à rencontrer celle de Darius au cœur de la Perse. Renforcés par des mercenaires indiens venus des rives de l'Indus avec leurs éléphants de guerre lourdement cuirassés, les Barbares semblaient imbattables. Mais, à suivre l'auteur, Alexandre et ses phalanges grecques avaient quelque chose de supérieur : l'armement, le mouvement, le moral. Ce triptyque t'a enchanté.

Dans la vie, c'est souvent ce qui t'a manqué. L'armement, le mouvement, le moral. Tu as cherché un crayon de papier dans le tiroir de ta table de nuit, et tu l'as souligné, avec un point d'exclamation dans la marge. Tu as reposé le livre et tu as appelé ton ami Laroque au téléphone pour en parler. C'était un soir, il était onze heures, mais tu étais comme ça, et Laroque également.

— L'armement, le mouvement, le moral !

— Et tu crois que ça m'étonne ? Mais je ne pense qu'à ça. C'est ce qui fait défaut à notre guerre intérieure et extérieure. C'est ce qui se dérobe des mains de l'artiste incapable de maîtriser son art. Mes pauvres mains.

— Et Alexandre ?

— Quoi, Alexandre ?

— Tu penses que cette sagesse venait de ses maîtres grecs ?

— Alexandre, c'était un barbare. Ne le répète à personne. Il allait à la guerre comme le jeune loup va au sang. En forçant les pouvoirs de l'instinct.

Un mois plus tard, vous en discutiez encore. C'était le temps des grands rêves et des grands

projets. Tu venais d'arriver dans le Sud, tu t'étais lié avec Laroque, heureux et fier de vous savoir les derniers de votre date à vous passionner ainsi pour les idées générales, la crise de la culture et les problèmes historiques. Tu avais vingt-sept ans, tu essayais de te bricoler une manière de souveraineté. Quelque chose de très ancien et de très classique, même si tu te savais romantique.

— Et alors ? demandait Laroque. Dans le romantisme, tout n'est pas impie, faussaire ou hérétique. Chez les artistes que j'aime le plus, je le regarde comme un chemin vers la présence surnaturelle de ce qui est le plus ancien et le plus caché.

— C'est perdu pour toujours.

— Oui. Mais qui nous fera croire que rien d'autre ne compte ?

Ainsi, tu as été jeune, et sensible à tout ce qu'il peut y avoir de sonore dans une idée. Ce qui ne t'a jamais coupé de la matière dont nos corps sont faits.

Il y avait beaucoup de filles dans ta vie, tu t'es efforcé de ramener cette multitude à l'unité, même quand cela t'est apparu un sacrifice. Il y avait de la curiosité, des ivresses, des paysages, des plages et des bains de mer, du soleil. Il y avait une grande tristesse, aussi, et beaucoup de choses cachées qui le sont restées.

C'est affreux de laisser s'éloigner toutes ces réalités qu'on a follement aimées sous les tours des roues dentées du temps. Cette perte irrévocable fut sanctionnée tellement vite. Tu as senti que ça coulait, mais tu ne pouvais rien y faire. Ce fut une étrange paresse de l'âme, une lourde fièvre, une lassitude d'être qui te prenait chaque jour à la première heure du soir, tandis que revenaient les fantômes.

Il est sept heures trente, ce matin, tu ne penses pas aux pesants chagrins de ton âme abandonnés derrière toi. Adieu souffrance, violence, peur, désespoir, folie. Adieu ? Tu t'es levé en songeant à la bagatelle. Un rendez-vous d'amour, un clair matin de mai. Ton seul embarras, en entrant dans la cuisine, fut de te souvenir que la vaisselle n'avait pas été faite. Quatre assiettes sales trônaient sur la table, encombrée de verres, de bouteilles vides et des reliefs d'un plat délicat.

Hier soir, tu as accompagné Laroque au cinéma. Puis vous êtes rentrés chez toi pour dîner. Le matin, tu étais allé au marché acheter un poulet de ferme, des légumes, de l'ail et deux bouteilles d'un bon vin blanc du Pays basque espagnol que t'a recommandé une jolie caviste qui avait l'air de s'y connaître. Tu as fait la cuisine pendant que Laroque commentait le film, assis sur un tabouret. Au dire de ton ami, Martin Scorsese s'était encore une fois imposé comme le cinéaste de la réversibilité des mérites : "On ne vit pas chacun pour soi, on vit les uns pour les autres. C'est la morale du film et la morale de nos vies."

Pendant que Laroque louait le jeu subtil de Nicolas Cage, tu as assaisonné le poulet de bon goût après l'avoir frotté avec des têtes d'ail coupées en deux dans le sens de la longueur. Dans la cocotte, tu as jeté un morceau de beurre et fait revenir une carotte, un oignon et une branche de céleri détaillés en dés. Tu as réduit le feu quand la préparation s'est mise à fumer. Puis tu as mis le poulet à roussir.

— L'important, c'est de bien travailler les cuisses et rapidement les ailes. Il ne faut pas oublier la pointe du croupion, ni le cou. Pour que la peau devienne croustillante sans que la chair perde de son moelleux, la cuisson doit être très douce.

Pendant que tu parlais, tu as sorti deux verres du placard au-dessus de l'évier, une bouteille de vin blanc espagnol du frigidaire. Tu l'as débouchée, tu en as versé une bonne rasade dans la cocotte, tu as rectifié l'assaisonnement, tu as couvert.

Puis tu as rempli vos verres.

Pendant une heure, le poulet a cuit tranquillement dans la cocotte fumante et vous vous êtes sifflé la première bouteille de txakoli de Getaria, un vin pointu, fruité et perlant, en louant le génie de Martin Scorsese.

— Voilà bien un homme chez qui l'on n'a pas à déplorer l'éclipse de l'imagination et l'appauvrissement de l'esprit critique, s'est félicité Laroque.

Il te parlait, mais tu avais la tête de l'autre côté de la frontière espagnole. Arrosé avec la seconde bouteille de txakoli, le plat était délicieux.

— Il faudrait quand même qu'on ne tarde pas trop à aller faire un tour du côté de San Sebastián. Ces derniers temps, c'est là-bas que ça se passe.

Lorsque Laroque t'a quitté un peu après deux heures du matin, tu as fini le vin blanc qui restait au fond de la bouteille puis tu es allé te coucher.

Il est sept heures cinquante. Avant de faire la vaisselle, tu cherches quelque chose de frais à boire. Dans le frigidaire, il reste une bouteille de Coca entamée que tu finis de boire au goulot, les pieds nus sur les grands carreaux de marbre blancs et noirs de la cuisine. Tu allumes ta radio. Dans le poste, une voix d'homme parle d'otages, de bombes, de tremblement de terre, de hausse des prix, de baisse du niveau de vie. Deux opérateurs de télécommunication viennent d'annoncer leur fusion : elle leur permettra de contrôler 15 % de

l'offre Internet à haut débit. Dans la poubelle, tu jettes les os du poulet. En Irak, le grand ayatollah Ali al-Sistani et le chef militaire Moqtada al-Sadr demandent aux chiïtes et aux sunnites de faire la paix. L'eau chaude coule au robinet, tu laves la cocotte, les assiettes, les verres, les couverts. Un expert explique très sérieusement que l'Europe va être durement touchée par les changements climatiques. Les tempêtes vont se succéder sur l'Atlantique. Ça sera étrange à voir. Après une courte phase de réchauffement, la température va chuter d'au moins cinq degrés dans les années 2010-2020, rapprochant le climat des Pays-Bas, de la Belgique et de la France de celui de la Sibérie. Le plus terrifiant, ce sera l'érosion des sols, la rupture des stocks alimentaires et les flots migratoires venus de la glaciaire Scandinavie. Tu comptes sur tes doigts mouillés. Quel âge auras-tu en 2020 ? Quarante-sept ans. Tu tournes le bouton vers la gauche, à la recherche d'un programme musical.

Jean-Sébastien Bach, chorus final de la *Passion selon saint Matthieu*.

Dans l'égouttoir, à droite de l'évier, tu prends une casserole que tu remplis d'eau froide avant de la poser sur une des deux plaques électriques, près de la fenêtre. La cuisine est minuscule, tu n'as pas pu faire entrer autre chose qu'une petite table carrée, poussée contre le mur avec deux tabourets. Mais tu aimes bien cette pièce dont l'étroite fenêtre en hauteur donne sur le sud. Sur le mur au-dessus de la table, une photographie sous verre représente le vieux pont sur la Nive, à Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est un de ces clichés en noir et blanc qui étaient autrefois accrochés dans les wagons de chemins de fer. Il est un peu délavé, taché dans le coin gauche. Tu l'as acheté aux puces

de la porte de Saint-Ouen, à Paris, longtemps avant de connaître le Pays basque et Saint-Jean-Pied-de-Port : il avait la couleur du temps perdu. Tu aimes ce cadre : il te suffit de le regarder, pour entendre grincer les essieux des trains et sentir l'odeur poivrée des vieux compartiments.

Dans l'un des deux placards au-dessus de l'évier, tu prends une petite bouilloire japonaise en fonte noire et la boîte ronde où tu ranges le thé vert. *Wir setzen uns mit Tränen nieder. Und rufen dir im Grabe zu...* En écoutant le chœur des disciples du Christ psalmodier après sa mise au tombeau, tu te dis que l'allemand est une belle langue. Tu te souviens que tu voulais l'étudier au collège. Tu avais supplié tes parents, mais ils avaient obstinément répété non. Tu n'as jamais pu éclairer cette haine des Teutons. Dans la famille, l'Allemagne était un mauvais souvenir. Et toi tu soupirais en rêvant des grands arbres du Westerwald, des partitions de Beethoven, et de Louis II, le roi bavarois amoureux fou de Wagner.

La musique de Jean-Sébastien Bach cesse. Tu éteins le poste sans laisser à la présentatrice le temps d'égrener un à un le nom des interprètes. Tu as faim. Dans le panier en osier posé sur la petite table blanche de la cuisine, tu prends une pomme que tu épluches avec un couteau à bout pointu. Après avoir croqué un premier quartier, tu décolles le petit sticker doré sur la peau. *Magic 2045 Argentina*. Enfant, tu adorais en décorer le dessus de ta main. Le soir, avant de prendre ton bain, tu l'ôtas délicatement pour le recoller dans un grand cahier.

Un rayon de soleil s'est posé sur le mur en face de toi. Tu penses à tes vacances, à la beauté bleue du ciel grec sans nuages. Tu as pris deux billets d'avion pour Rhodes. Aller le 25 juillet, retour le

30 août. Un mois dans la mer Egée, c'est ce qu'il te faut chaque été. En finissant ta pomme, tu songes aux fritures de petits poissons que tu aimes tant. C'est beau la Grèce, là-bas ta vie a plus de facilité.

Dans la bouilloire, tu mets deux cuillères de thé et verses l'eau avant l'ébullition. Sur ta montre, tu comptes une minute puis tu verses le thé infusé dans un bol. Tu repenses à Nicolas Cage. C'est vrai que le film était bien hier soir.

Après avoir fini de boire ton thé, tu gagnes la salle de bains. Tu frottes ton corps sous la douche, tu t'essuies avec une grande serviette, tu te brosses les dents, tu te rases. Peigne, parfum. Dans le placard de ta chambre, tu choisis une chemise blanche, un jeans et des chaussettes parme. Tu t'habilles en sifflotant l'air de Jean-Sébastien Bach entendu tout à l'heure. Tu chausse tes mocassins. Il faudrait les cirer, mais tu te dis que tu le feras vendredi, quand tu auras un peu de temps.

Car, pour toi, aujourd'hui est un jour comme les autres, embarrassé de nul pressentiment. Il va être suivi d'une matinée de lumière et de tendresse, d'un après-midi comme les autres, de conversations, de souvenirs, de projets, de regrets, de repentirs, de calculs, d'appétits, de défis, de mesquineries et de désirs.

A ta fenêtre, tu écoutes les bruits de la ville. Un enfant qui pleure et que l'on fait taire. Qu'avait-il à piailler ? Un bus qui klaxonne sans que tu saches quel piéton, ou quel chauffard, a suscité l'agacement du conducteur. Tu es heureux de vivre ici. Tu habites cette ville depuis presque cinq ans. Une cité ceinte de remparts et baignée de soleil du mois d'avril au mois d'octobre, à six kilomètres de

l'océan. Certaines années, il fait beau avant le printemps. C'est une ville de vieilles pierres, administrative, épiscopale et militaire, propre et peignée, aux rues bordées d'arcades.

De ta fenêtre, tu n'aperçois que les toits en zinc, les cheminées de brique rouge, le clocher pointu des églises, les paraboles et les antennes de télévision par la grâce desquelles tes contemporains restent en contact avec le monde réel.

Ils captent des chaînes qui viennent du monde entier et entendent parler dans cinquante langues. Ils ont aménagé leur salon en salle de projection, installé des câbles et des machines dans toutes les pièces. "Se rendent-ils compte, répète Laroque, que l'histoire de la maîtrise de la technique par l'homme est celle de la maîtrise de l'homme par la technique ?" Non, ils ne se rendent pas compte. Ce monde est malheureux, mais ne veut pas le dire. Il est borgne et bête, fragile, méchant, infantile, agité, orgueilleux, insensible, aveugle, capricieux.

De ta fenêtre, tu comprends tellement de choses. Il te suffit de tendre l'oreille. Venant d'en bas, tu entends le murmure des hommes et des femmes qui marchent sur le trottoir, le bruit des automobiles qui passent et repassent, mais tu ne les aperçois pas. Etrange, cette sensation de faire corps avec ces existences si bien organisées et de n'être pas de ce monde. Enfin tu vas sortir bientôt.

En attendant, tu écoutes. Un bruit sourd au loin. C'est un hélicoptère militaire qui vole en direction de l'Atlantique, gros insecte kaki glissant dans le ciel. La fenêtre refermée, tu entends des bruits de talons dans l'escalier. C'est une femme qui descend dans la rue. Elle souffle bruyamment, ce matin. Peut-être ta voisine de droite. Tu ne connais rien de son visage, tu sais seulement le timbre de ses casseroles. Tout à l'heure, tu sentiras son parfum.

A gauche, une vieille Anglaise cloîtrée vit seule avec sa gouvernante malgache. Elle s'appelle Mrs Roseway. Tu t'es promis un jour de l'inviter à prendre le thé. C'est dommage de partir si vite, lorsque, à peine, on a commencé de s'intéresser aux êtres et aux choses.

— Voilà ce que nous avons perdu de plus important, te disait encore Laroque un soir très tard au téléphone. L'idée de relation concrète.

— Que faire ?

— Redonner de l'ombre à nos corps. Oser passer les doigts sur les cicatrices. Se raccrocher de toutes nos forces au souci des mots exacts.

— Le risque est de prendre la pose.

— Je préfère courir ce risque que tomber dans le n'importe quoi.

— Ou dans la pornographie vertueuse.

— Parle pour toi ! Ce n'est pas avec ça que nous avons la moindre chance de renouer les liens défaits. L'urgence est de reconstruire des murs, de jeter des voiles, de tirer des rideaux sur les alcôves. O-pa-ci-té. C'est ma devise.

Quand tu repenses à ces conversations avec Laroque, tu t'aperçois que tout ce qui semblait clair dans ton esprit, il y a quelque temps encore, est confus aujourd'hui. Les pensées les mieux dessinées se sont brouillées. Le pire c'est que tu es devenu incapable d'en discuter. Cette biographie d'Alexandre le Grand abandonnée depuis trois mois : le symbole d'un naufrage. Et cette ironie, tout à l'heure, en écoutant la voix dans le poste qui parlait de crashes d'avions long-courriers, de rupture des équilibres climatiques, de pénuries définitives. Tu lis peu le journal, tu ne fais que rêver. Laroque te traîne pour aller au cinéma.

A ton tour, tu descends dans la rue, sans un bruit. Tu laisses derrière toi alignées dans la cour les poubelles dont tu n'as jamais compris les dignités respectives. Bleue, verte, marron, noire ? Tu ne veux rien savoir. Bouteilles en verre ou en carton, épiluchures, morceaux de pain sec, vieille facture de téléphone, prospectus publicitaires, gazette municipale, marc de café, bocaux en verre, boîtes de conserve, tu engouffres toujours tout dans la bleue, d'où il t'arrive d'extraire des magazines dont la lecture suffit certains soirs à ton bonheur. *Paris Match*, *Le Point*, *Géo*, *Gala*, *Cuisine et Vins de France*, *Le Nouvel Observateur*. N'importe. Lorsque Laroque se moque de toi, tu soupîres, mais tu ne trouves rien à lui répondre. Tu n'as pas d'idées politiques, aucun jugement sur la ligne éditoriale des journaux.

Tu laisses derrière toi les poubelles éthiques et tes pensées amères qu'un vent tiède soulève et dénoue. Elles appartiennent à la nuit, elles ne reviendront pas. La sonnerie derrière le mur de l'école voisine t'indique qu'il est déjà huit heures trente. La ville baigne dans une jolie lumière jaune. Tu marches sur l'avenue où le matin met de belles couleurs aux maisons à travers les arbres verts.

C'est le dernier printemps de ta vie, sans que tu le saches. En dépit de ta paresse, ton corps a une étrange facilité à dissoudre les impressions lourdes et tristes. Tu songes à des besoins agréables. Apaisé, tu lèves les yeux vers le ciel pour contempler le sillage blanc des avions long-courriers dans la haute atmosphère.

Si tu pensais à l'avenir, tu te verrais froid et sanglant. Tu marches vers le sud, tu vas chez Caroline, impatient de sonner à sa porte, d'entrer, de la serrer contre toi. Caroline. Deux ans que tu l'aimes, que tu vides dans ses bras le cœur obscur de tes

matins d'angoisse. Tu ne mourras pas tout de suite, tu vas jouir une dernière fois. Tu aimes la grâce de la rue qui te mène jusqu'à elle.

Du nord au sud, lorsque tu avances sous les grands arbres, la suite des vitrines, des enseignes colorées, des rues perpendiculaires et des panneaux indicateurs n'a aucun secret pour toi. Tu te la récites comme un poème. Tu te sens heureux de courir vers Caroline. Elle a les cheveux blonds, de grands yeux bleus, des doigts fins, un corps long et doux. Votre histoire est soyeuse comme le chant d'un guerrier dans la nuit. Te souviens-tu d'en avoir écouté dans le désert ? Aucun instant n'est indifférent lorsque vous êtes l'un contre l'autre, dans le lit blanc de Caroline.

Tu glisses sur son dos, tu lui tires les cheveux, elle hulule. Une folie : tu rêves de voir jaillir du sang de ses flancs. Il te suffit de prononcer le doux prénom de Caroline pour que mille images dansent dans ta tête. Sous le soleil de mai, le corps chaud de Caroline flambe tendrement, sans lenteur : c'est la première fois, tu veux t'en souvenir. A la plage, un jour glacé, un mois d'octobre. Tu t'es baigné nu. Le vent siffle. Hors de l'eau, tu grelottes. Caroline te couvre de baisers.

Caroline aime tout chez toi, sauf tes secrets. Au début, elle n'en avait aucun pour toi, maintenant elle en invente. Caroline a une amie qui lui répète qu'elle devrait te quitter. Elle s'appelle Justine, elle travaille avec elle et lui ressasse que tu n'es pas un garçon sérieux. A l'entendre, jamais tu ne l'épouserai et, avec toi, jamais son ventre ne s'arrondira. Un charlatan taciturne : voilà l'image qu'a trouvée pour toi Justine, grande fille toute en os et en cheveux, sèche, cérébrale et prétentieuse, à qui Caroline confie tout. Justine ne t'aime pas. Elle dit que tu racontes n'importe quoi. Qu'est-ce qui lui permet

de dire ça ? Elle devine si peu de chose. C'est Caroline qui lui rapporte tes confidences. Justine ne veut pas croire que tu as été un petit garçon blond que sa mère habillait tout en noir. Justine ne veut rien croire. Elle n'entend rien aux fantômes qui te poursuivent dans tes rêves, aux grandes douleurs qui t'ont fertilisé. Un jour, elle se l'est juré, elle réussira à convaincre Caroline de tourner la page. Mais Caroline ne sait pas. Elle veut quitter cette ville avec toi. Le jour viendra de te convaincre, elle espère. Mais, toi, tu es déjà mort.

Sous les platanes de la rue ensoleillée, tu suis ton chemin sans prêter attention aux ombres et aux visages qui t'entourent. Tu es ailleurs. Ton corps est frais, bondissant, savonné. Dans la salle de bains, tu t'es préparé avec soin pour Caroline.

Tu ignores que tu as fait ta toilette de condamné.